

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

### BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
14 » six mois.  
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER  
et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

#### ROUBAIX

7 janvier 1864.

Le Bulletin de Paris assure que le cabinet des Tuileries refuse jusqu'à présent, dit-on, de s'associer au projet de Congrès spécial que le gouvernement anglais propose, en vue de l'arrangement du conflit dano-germanique.

Le même journal parle d'un amendement déposé par un certain nombre de députés, relativement au Mexique. Cet amendement demande le rappel de notre armée. Dans le conseil des ministres, qui a eu lieu hier sous la présidence de l'Empereur, l'affaire du Mexique a été discutée et tout semble faire espérer que le résultat de cette délibération sera prochainement publié.

On a fait courir hier le bruit, à Paris, que le roi de Grèce avait abandonné ses Etats, par suite d'une révolte à Athènes. Cette nouvelle, reçue par une voie indirecte, est démentie dans les régions officielles.

On annonce que l'appui de la Prusse est assuré au duc d'Augustenbourg, et que c'est à la suite de cette certitude acquise qu'on a été lancée la proclamation dans laquelle le duc déclare prendre le gouvernement des duchés.

L'Autriche ne veut plus se mêler des affaires du Holstein depuis qu'elle sait à n'en pas douter que la Prusse repudiera le traité de Londres. Le gouvernement danois, avec une armée de 60 000 hommes, soutiendra facilement la lutte contre l'Allemagne.

D'un autre côté, la Gazette de la Croix dit savoir de source certaine que l'Autriche aurait catégoriquement déclaré à Berlin qu'elle renoncerait à toute action dans le Schleswig, si, dans la phase actuelle, la Prusse repudiait le traité de Londres.

Un télégramme de Berlin, en date d'hier, dit que dans la séance tenue par la commission de l'emprunt, M. de Bismark a parlé plusieurs fois en faveur de la politi-

que de liberté d'action. Le ministre a exprimé, en terminant, l'espoir que la Chambre aimerait mieux accorder au Gouvernement les ressources nécessaires que de le forcer à se procurer ces ressources en dehors d'elle. Les débats ont été ajournés.

Le Sénat de Hambourg s'est réuni le 2 janvier pour fixer le texte des instructions à donner à son représentant auprès de la Diète. Ces instructions sont rédigées dans le sens de la politique des petits Etats allemands.

La dernière dépêche envoyée à la Diète Germanique par lord John Russell, a produit, dit-on, un mauvais effet dans cette assemblée, à cause de son ton menaçant.

Le Daily News confirme ce qui a été dit ces jours derniers de la prochaine arrivée à Paris de l'archiduc Maximilien et de l'archiduchesse Charlotte son épouse. Leur visite à l'Empereur et à l'Impératrice précéderait de quelques jours seulement leur embarquement à Saint-Nazaire pour Vera-Cruz; c'est une frégate à vapeur autrichienne, accompagnée par un des navires de notre marine militaire, qui transporterait au Mexique le souverain du nouvel empire.

M. le général autrichien Benedek est sur le point de quitter Venise pour se rendre à Vienne, où l'empereur François-Joseph l'a mandé. On croit que le voyage du général se rattache aux armements qui se font actuellement en Italie et à l'agitation qui s'est produite en Venetie.

J. REBOUX.

On lit dans la partie non officielle du *Moniteur* :

On se rappelle que, par une note insérée au *Moniteur* du 28 décembre dernier, le Gouvernement a fait connaître qu'il ne serait rien changé ni à l'esprit ni aux termes du décret du 13 novembre 1863.

Nous empruntons à l'*Indépendance Belge* quelques détails inédits sur la réception du Corps diplomatique :

On sait que les représentants des

puissances accréditées auprès du Gouvernement français sont rangés en demi-cercle dans la salle des maréchaux en attendant l'arrivée de l'Empereur. La droite est tenue par les ambassadeurs et en tête le nonce du saint-père, président de droit le Corps diplomatique; ensuite par ordre d'ancienneté, LL. Exc. lord Cowley, orateur de Metternich, Djemil-Pacha, de Budberg, Gutz, Isturitz, puis les ministres plénipotentiaires dont le plus ancien est votre honorable représentant, M. Firmin Rogier et le plus anciennement accrédité, et enfin, les charges d'affaires.

L'Empereur, entre dans la salle des maréchaux à 1 heure 3 minutes, à adresse au nonce le discours que l'on sait, et après avoir dit quelques paroles sympathiques à Mgr Cangi, s'est successivement approché des autres diplomates qui l'attendaient. S. M. aurait dit à M. de Budberg qu'elle espérait que les rapports de la France et de la Russie seraient désormais satisfaisants; à Djemil-Pacha, l'Empereur aurait témoigné le contentement que lui avait fait éprouver la réponse du Sultan à sa proposition de Congrès; l'Empereur a parlé au comte de Gutz de l'indisposition qui a empêché le Roi, son maître d'annoncer pour le 1<sup>er</sup> janvier une réception générale et exprime le vœu que cette indisposition n'eût pas de suites. Il a remercié M. Isturitz de l'accueil cordial qu'il avait reçu S. M. l'Impératrice en Espagne et assure cet ambassadeur qu'il en garderait les meilleurs souvenirs.

On a déjà dit que Sa Majesté a manifesté à M. Dayton l'espérance et le vœu que cette année verrait naître une ère de conciliation pour l'Amérique; Sa Majesté aurait dit également quelques mots au prince de Metternich et à M. Kern.

Mais on assure que l'Empereur a passé devant lord Cowley sans lui parler; ce qui pourrait témoigner du mécontentement persistant du gouvernement français à l'égard de l'Angleterre.

M. Nigra n'est arrivé, dit-on, qu'à la fin de la réception, qui était complètement terminée à une heure un quart.

On écrit de Berlin, 3 janvier, à l'Agence Havas :

Le moment actuel prête naturellement aux conjectures. Un conseil des ministres, sous la présidence du roi et en présence du prince royal, a été tenu hier. Quoi de plus simple que de supposer que la politique de M. de Bismark dans la question des duchés y ait fait un pas en avant? Faute de renseignements positifs,

on a recours aux *on dit*. On ne manquera pas d'insister sur ce que le prince royal est revenu prendre sa place au conseil des ministres, ce qu'il n'a pas fait depuis la publication de l'ordonnance du 1<sup>er</sup> juin. On sait combien la famille royale est favorable au duc d'Augustenbourg. Mais faut-il conclure de tout cela que l'abandon du protocole de Londres est un fait accompli? On disait bien, il y a quelque temps, que le roi était décidé à se dégager du protocole, si le Danemark ne suspendait pas la Constitution du 18 novembre avant le 1<sup>er</sup> janvier, en donnant des garanties solides pour l'accomplissement sincère des stipulations de 1851-1852. Rien de tout cela n'a été fait. Du reste, il était à prévoir que M. de Bismark userait de toute son influence, afin de retarder l'abandon du protocole, dans le cas où il ne pourrait pas l'empêcher tout à fait.

Il paraît que le résultat de tous ces tiraillements sera un ultimatum qu'on enverra à Copenhague, et dans lequel la Prusse déclarerait qu'elle ne reconnaîtra le roi Christian, que si l'on rétablit l'état des choses dans les duchés, tel qu'il était avant 1848, c'est-à-dire à condition que les deux duchés de Schleswig-Holstein ne soient joints à la couronne danoise que par une union personnelle.

Par cet arrangement le droit de succession des Augustenbourg serait annulé; l'intégrité de la monarchie danoise sauvegardée, mais la prépondérance du parti Scandinave à tout jamais brisée. Nous croyons que ni le Danemark ni la Diète germanique n'accepteront cet arrangement.

Hier, le bruit courait que le Danemark, en prenant prétexte de ce qui se passe en Holstein, avait déclaré la guerre à la Confédération Germanique. Le bruit est probablement prématuré; mais on s'étonne, à juste titre, que les troupes allemandes n'aient point encore pris possession de la tête de pont de Rendsbourg, quoique le terme de 24 heures, donné au commandant danois pour évacuer les fortifications situées sur le terrain holsteinois, soit expiré depuis hier au soir.

#### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 5 janvier.

La Gazette de la Croix annonce que la troisième division a reçu l'ordre de se concentrer immédiatement à Priegnitz. Elle ajoute que cet acte pourrait bien se rattacher à de nouvelles mesures éven-

tuelles tendant à une occupation du Schleswig.

La Gazette de la Croix apprend de Vienne, de source sûre, que le gouvernement autrichien a déclaré catégoriquement à Berlin qu'il se retirerait de toute action dans l'affaire du Schleswig, si la Prusse, dans la phase actuelle, repudiait le traité de Londres.

Le consul général de Prusse, à Copenhague, est mort dimanche d'une attaque d'apoplexie.

Dresde, 5 janvier.

Chambre des Députés.

M. de Beust dit que le vote de la Saxe, relativement au séjour du duc Frédéric dans le Holstein, différerait de la proposition du président. La Saxe n'a tenu compte que de la responsabilité de la commission de la Diète; son vote ne change rien à l'attitude de la Saxe dans la question de droit et de politique. M. de Beust exprime l'espérance que la majorité se décidera pour les prétentions du duc d'Augustenbourg.

Hambourg, 5 janvier.

On mande de Kiel que les Danois ont imposé des réquisitions énormes à la partie sud-est du Schleswig dite le *Wohldanois*. Ce pays est tenu d'expédier au Schleswig 300 voitures à deux chevaux et 1,500,000 kilogr. de paille.

Madrid, 5 janvier.

Le journal *las Novedades* est cité devant les tribunaux pour avoir publié un article où il est dit que la tolérance religieuse serait une excellente mesure pour faciliter la colonisation en Espagne.

Breslau, 5 janvier.

On lit dans la *Gazette de Breslau* : La police de Varsovie a découvert une petite imprimerie clandestine, mais personne n'a été trouvé dans l'appartement où elle était installée.

Londres, 6 janvier.

Le Times annonce que des ordres ont été donnés à la flotte du canal pour qu'elle retourne dans un des ports de la Grande-Bretagne.

Londres, 6 janvier.

Le Times espère que la France et l'Angleterre s'entendront pour empêcher l'Allemagne de faire la guerre.

Le Morning Post voit avec satisfaction que l'allée de l'Angleterre, après tant de trésors et de sang dépensés, se trouve maintenant en bonne voie pour terminer la campagne du Mexique.

#### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 8 JANVIER 1864.

N° 70

### LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XLV.

(Suite).

— Et personne ne connaît encore votre maladie, mademoiselle? Le docteur secoua de nouveau la tête. Je crains que vous ne puissiez trop loin cette persistance. Dieu sait combien je suis heureux de voir les femmes supporter avec force et courage leurs souffrances physiques de toute espèce; mais, quand elles portent cette contrainte à l'excès, elles peuvent se nuire, et c'est précisément ce que vous faites, en ne vous procurant pas ici des soins tendres et attentifs.

— Oh! non, docteur, ne croyez pas que cela ait de l'influence. Me conseillerez-vous de faire dès à présent cette triste confidence à ma famille, quand j'ai encore

si longtemps à souffrir? D'ailleurs, je vous en ai déjà prevenu, je suis d'une irritabilité qui deviendrait intolérable si j'étais forcée de subir éternellement leurs questions sympathiques, mais ennuyeuses.

— Mais ils ne sont pas aveugles; et j'avoue franchement que la mine de mademoiselle en dit assez!

Isabelle leva les yeux et les arrêta sur une des glaces. C'est vrai, je n'ai pas bonne mine, dit-elle à voix basse; mais l'obscurité de cette pièce y contribue. D'ailleurs, lorsque je rassemble toutes mes forces, ce que je fais toujours quand je suis auprès d'eux, cette expression malade n'est pas aussi frappante. Je ne suis pas non plus encore si maigre!

— Hom! hom! fit le docteur. — Eh bien! soit! je suis donc jaune, maigre et décharnée; et néanmoins je résisterai et j'occuperai ma place dans notre petit cercle jusqu'à ce que je ne puisse plus. Car, dites-moi, comment se passeront mes journées quand je garderai le lit? Pour moi, elles seront plus longues encore qu'aujourd'hui, et, pour ceux qui m'entourent, elles s'accroîtront dans une pénible attente. Non, il ne faut pas qu'il en soit ainsi, mon cher docteur! L'empire sur soi-même et une volonté ferme peuvent beaucoup, même sur le corps le plus débile. Je ne céderai point que la mort ne m'ait étendue sur la couche d'où personne ne se relève.

La fermeté de la voix d'Isabelle ne permettait pas de douter qu'une âme comme la sienne n'eût beaucoup d'empire sur le corps. Le docteur considérait la jeune et courageuse femme avec une admiration muette. Il avait traité beaucoup de malades; il n'en avait jamais rencontré de pareil. Aussi conserva-t-il la mémoire

d'Isabelle comme une des plus belles pages de l'histoire des souffrances humaines.

Après quelques instants de silence, Manning dit en se levant :

— Mademoiselle, permettez-vous que je vous importune encore une fois?

— Volontiers, monsieur le docteur, surtout si vous pouvez me donner ensuite une réponse un peu plus satisfaisante.

— Je ne puis le promettre; permettez cependant.

En disant ces mots, il prit un instrument sur la table. Isabelle s'adossa sans affectation contre les coussins, ouvrit sa robe, écarta sa chemise, et le docteur, posant l'instrument creux à l'endroit de la poitrine qu'elle lui désigna, y appliqua son oreille, et écouta tant qu'il put rester dans cette position fatigante.

Maintenant, s'écria Isabelle en refermant sa robe et s'enveloppant dans son châle, soyez un peu plus franc, mon cher docteur! Ne croyez pas que je manque de la force nécessaire pour entendre une communication sincère et complète! Si vous croyiez que mes efforts pour ne pas me laisser abattre viennent du pur espoir de prolonger par là mon existence, j'en serais désolée. Comprenez-moi bien, j'ai trop et trop longtemps réfléchi sur la mort pour la craindre à présent. Je dirais même — si ce n'était pas un péché — que j'aspire à la voir arriver; cela s'explique, puisque le peu de temps qui me reste à vivre n'est plus qu'une agonie prolongée. Me suis-je expliquée assez clairement, et monsieur le docteur veut-il à présent me dire toute la vérité?

— Je vous assure, mademoiselle, que je n'hésiterais pas, s'il était en mon pouvoir de faire la confidence que vous me demandez. Mais, pour moi comme pour tous

mes confrères, il y a impossibilité complète. Ce que je ne crains pas d'attester, c'est que la maladie a fait dans ces derniers mois des progrès beaucoup plus rapides que je ne l'eusse jamais cru possible. Le moment où elle cessera pour jamais est encore trop éloigné pour que je puisse le fixer; si vous desirez, mademoiselle, que je revienne au printemps prochain, peut-être pourrai-je être plus précis alors.

— Au printemps seulement! répéta Isabelle avec un léger soupir. Oh! je croyais que d'ici là tout serait fini!

— Non, assurément non, du moins selon toutes les prévisions humaines. Aux conseils que je donnerai à mademoiselle, en qualité de médecin, je me crois tenu, comme ami sincère, d'ajouter autre chose si mademoiselle me permet cette franchise.

— Je suis tout oreille! dit Isabelle en se tournant vers Manning, qui s'était rassis sur le sofa.

— Eh bien, mademoiselle, je vous le dirai donc sans détours: la cause des progrès si rapides de votre maladie est un chagrin profond et cache qui sans doute abrégera d'un an la durée de vos jours.

— C'est vrai, repoudit Isabelle sans trahir beaucoup d'émotion, mais il n'y a pas de remède à ce chagrin: il faut que je me résigne.

ma franchise lors de notre précédente consultation. Si vous ne m'aviez pas arraché alors une réponse sincère, bien des choses ne seraient pas ce qu'elles sont aujourd'hui.

— Detrompez-vous, mon cher docteur! J'avoue franchement que je balançais un peu à cette époque sur un point; mais cette hésitation eût cessé bientôt, même sans votre franchise, car le langage de mon médecin danois et plus encore mes souffrances quotidiennes me donnaient la preuve la plus irrécusable que je ne pourrais échapper.

— Cela peut être; mais il n'en reste pas moins inconcevable pour moi que, à cette époque où vous pouviez encore compter sur au moins deux ou trois années d'existence, vous avez rejeté le bonheur pur qui allait les embellir, et choisi le chagrin et la passion dévorante qui consomment vos forces et accélèrent votre fin.

— Vos paroles, monsieur le docteur, prennent maintenant une tournure que je ne comprends pas! dit Isabelle, avec une expression de fierté et de mécontentement. Est-ce que je me consume de passion; est-ce que je m'afflige de ma position?

— C'est mon avis, répondit le docteur avec un sang-froid imperturbable, et je voudrais vous voir convenir, mademoiselle, que mon assertion est en ne peut plus vraisemblable.

— Monsieur le docteur devient presque incompréhensible! Il me semble pourtant qu'il n'y a guère lieu de faire un mystère de mon chagrin: la douleur amère que me cause notre honteux procès, et puis le souci de l'avenir d'une personne qui m'intéresse au plus haut point.

— C'est précisément à cet excellent jeune homme que je voulais en venir, à

(\*) Reproduction interdite.